

# HUIT ANS PARMI LES AFGHANS.

## Les expériences d'une femme médecin.

Par Mme K. Daly, conseillère médicale auprès du gouvernement afghan.

Nous avons le plaisir de vous présenter cette remarquable série d'articles, écrits exclusivement pour « The Wide World Magazine ».

Pendant huit ans, Mme Daly a vécu sans interruption dans l'étrange « pays fermé » qu'est l'Afghanistan, où elle a occupé les fonctions de médecin du gouvernement et de médecin de la reine. Au cours de cette période, elle a eu d'innombrables occasions de se familiariser avec la vie intérieure des Afghans et leur pays, une terre difficile d'accès et encore plus difficile à quitter. Partout où elle allait, Mme Daly était accompagnée d'une escorte armée, et elle a beaucoup à dire sur les dangers et les humeurs de sa vie à Kaboul. Elle s'est rendue pour la première fois en Afghanistan en tant qu'assistante de Mlle Lillias Hamilton, médecin, lorsqu'elle est revenue à Kaboul avec le prince Nasrullah après sa visite en Angleterre en 1895. Cependant, comme elle n'était jamais en bonne santé pendant plusieurs jours d'affilée en Afghanistan, elle a dû rentrer chez elle un an plus tard. Au cours des trois dernières années de son séjour, Lady Daly a été la seule femme blanche en Afghanistan.

## I-SUR LA ROUTE DE KABOUL.

« Excusez-moi, mais mon domestique m'a dit que vous veniez de Kaboul ! Est-ce vrai ? »

C'est ainsi qu'une dame m'a abordé, de ce côté-ci d'Ali Musjid, alors que je traversais le col de Khyber peu avant Noël 1903.

« Oui, ai-je répondu, c'est vrai, je viens de Kaboul. »

« Mais, dit la dame, étonnée, ils ne m'auraient pas laissé y aller! »

« Non, répondis-je en souriant, je ne pense pas qu'ils l'auraient fait. »

« Oui, mais ils vous ont laissé y aller. Comment cela ? Comment êtes-vous arrivé là-bas ? Votre mari est-il fonctionnaire ? »

« Non, mon mari est décédé et n'a jamais été à Kaboul. »

Elle eut alors l'air très perplexe, mais elle commença à comprendre lorsque je lui dis que j'étais à Kaboul depuis plusieurs années.

« Ah ! Alors vous devez être la femme médecin. J'ai entendu parler de vous. Comme c'est intéressant ! Je suis ravie de vous voir. Et c'est dans ce véhicule que vous êtes venue ? Comme c'est curieux ! Ça va tourner ! C'est fini ? Il n'y a pas de roues ! Ce n'est pas mieux ? »



L'intérêt a atteint son paroxysme lorsque je lui ai dit que cela s'appelait un « takht-rawan » ou « trône mobile ». D'ailleurs, d'après son nom, il est assez évident qu'il s'agissait d'un moyen de transport autrefois utilisé par les rois lors de leurs voyages ; et aujourd'hui encore, ces étranges engins n'appartiennent pas à des particuliers, mais sont la propriété du « gouvernement divin », et ne peuvent être utilisés que par les membres de la famille royale et ceux qui bénéficient d'une faveur particulière. La première photo me montre dans ce curieux moyen de transport qui a tant intéressé mon volubile ami. Je n'avais jamais eu l'intention d'écrire quoi que ce soit sur l'Afghanistan ou son peuple et je n'ai pris aucune note, ce qui m'aurait grandement aidé dans une telle entreprise. Je ne le fais aujourd'hui qu'à la demande du rédacteur en chef du magazine *The Wide World*, et parce que l'on m'a posé des questions extraordinaires sur ce pays, son peuple et ses coutumes. Il est bien sûr impossible pour le monde extérieur de savoir quoi que ce soit sur un pays fermé comme l'Afghanistan.

Pendant les huit années que j'ai passées là-bas (j'y suis allée avec Mlle Hamilton en tant qu'assistante, lorsqu'elle est revenue avec le prince Nasrullah après sa visite en Angleterre), seule une douzaine de personnes — anglaises, allemandes et françaises — sont venues et reparties, la plupart d'entre elles venant pour affaires et ne restant que peu de temps. Elles n'ont vu que très peu de la vie réelle du pays, et cela ne les a pas impressionnées. C'est ainsi que j'ai été envoyé avec Mme Fleischer. Il est étrange de voir comment, dans ce monde, un événement en recouvre un autre. Si M. Fleischer avait été autorisé à accompagner sa femme, il serait probablement encore en vie aujourd'hui. Il serait parti en Allemagne et y serait resté, disposant de moyens suffisants pour vivre confortablement. Mais au lieu de cela, sa mort tragique est venue grossir le nombre de meurtres dans cet étrange pays fermé. La photo suivante est un bon portrait de l'homme assassiné, prise lors d'une partie de chasse. Au premier plan, on voit un magnifique tigre mangeur d'hommes qui a succombé au fusil de M. Fleischer. Il y a certaines choses en Afghanistan dont on ne peut parler ni écrire, et il vaut mieux ne même pas y penser.



MR. FLEISCHER, THE GERMAN ENGINEER, AT HIS HUNTING CAMP—HE WAS RECENTLY MURDERED ON THE BORDER.



From a)

MR. FLEISCHER'S RESIDENCE IN KAUL.

[P. 100.]

Pendant huit ans, M. Frank Martin n'a jamais quitté le pays et n'a jamais pris de vacances, contrairement à nous qui y vivions en permanence. Au cours de ces huit années, j'ai été envoyé deux fois en Inde pour affaires : la

première fois pour aller chercher Mme Martin, l'épouse de l'ingénieur en chef, et la seconde fois pour emmener à Bombay Mme Fleischer, l'épouse du chef de l'usine d'armes, récemment tué à la frontière, et ses deux enfants. M. Fleischer a demandé l'autorisation de ramener sa famille en Allemagne. L'émir a répondu qu'il y avait un travail spécial qu'il souhaitait que M. Fleischer accomplisse, et qu'une fois cela fait, il pourrait partir. M. Fleischer a alors insisté pour que sa femme soit prise en charge. Le seul changement qu'il a pu obtenir a été d'installer une tente sur le toit de sa maison et de l'appeler sa « station thermale d'été ». Quand il est enfin arrivé en Inde, quel bonheur ce fut de revoir un soldat anglais, d'admirer les bungalows et de rouler à nouveau sur de bonnes routes ! Quand il est arrivé à Peshawar, il a dit : « Ne parlez pas. Ne m'interrompez pas. Je m'amuse. » Il regardait les casernes ! Il aurait pu passer des heures à regarder les gens passer dans leurs voitures. Oh, être à nouveau parmi les siens !

Seuls ceux qui ont longtemps vécu dans un pays étranger peuvent comprendre ce que nous avons ressenti lorsque nous sommes arrivés à Landi-Kotal et avons été accueillis par des officiers anglais. J'ai entendu l'un de mes accompagnateurs dire : « Ce sont ses propres parents. » Mais je crains que les officiers n'aient pas été flattés par ces parents à l'apparence si étrange. Nous ressemblions davantage à des spécimens de zoo qu'à autre chose. Comme l'un d'eux me l'a dit un jour : « Vous êtes plus beaux quand vous montez, mais beaucoup plus intéressants quand vous descendez. » Comme notre peuple était bon, et comme il nous comprenait ! Quels visages agréables ils avaient ! Et pourtant, il nous a fallu

un certain temps avant de pouvoir devenir l'un d'entre eux. Nous avons passé tellement de temps dans cet autre monde que nous avons l'impression de ne pouvoir observer les gens et les choses que comme des spectateurs qui regardent une pièce de théâtre sans y participer. Nous nous sentions démodés et complètement dépassés, mais derrière tout cela, nous avons le sentiment étrange d'avoir vécu des expériences de vie et de mort, d'avoir été derrière le voile et d'avoir vu des choses que peu de gens voient. Beaucoup de gens sont impatients de pénétrer dans ce pays aux portes closes qui se trouvent sur nos frontières. Mais c'est une entreprise difficile. Il est si facile de fermer ces portes avec cette chaîne de montagnes qui isole l'Afghanistan du reste du monde. Avant d'être autorisé à franchir le col de Khyber, vous devez obtenir un passeport écrit du responsable politique commandant le Khyber. Pour l'obtenir, vous devez présenter l'autorisation de l'émir attestant qu'il souhaite que vous vous rendiez à Kaboul. Ensuite, l'officier politique écrit au Sarhung à Dhaka, la première station à la frontière afghane (le Sarhung est l'officier à la frontière afghane qui correspond à notre commissaire à Peshawar), pour lui demander si celui qui doit vous emmener à Kaboul est là. Si c'est le cas, vous êtes autorisé à passer. C'est vraiment un pays difficile à entrer, mais encore plus difficile à quitter. En fait, si les Afghans voulaient vous tuer, il serait tout à fait impossible aux Britanniques de s'échapper. La garde vous accompagne jusqu'à Landi-Khana, où vous êtes accueilli par des soldats afghans. S'ils souhaitent vous faire un honneur particulier, le Sarhung vous accueille avec votre garde de Kaboul ainsi que sa propre police des

frontières. J'ai eu jusqu'à cinquante soldats avec moi de Landi-Khana à Dhaka.

Je connais assez bien la route, je l'ai parcourue trois fois dans un sens et trois fois dans l'autre, mais le voyage n'a jamais été deux fois le même. Il est toujours fastidieux et ennuyeux, et il faut compter entre dix et douze jours pour aller de Peshawar à Kaboul. Mon premier voyage a été le pire pour moi, car j'ai alors eu ma première crise de paludisme, contractée à Peshawar. Ma température a atteint 106 °F et j'ai eu trois crises de sueurs et autres, mais nous ne nous sommes pas attardés sur la route à cause de moi, car je pensais qu'il valait mieux continuer et que le changement d'air me ferait du bien. Le voyage au cours duquel j'ai eu le moins de problèmes de par la route ou autres a été le dernier. Quels voyages!





C'est une terre de pierres; il n'y a aucun abri, et le soleil tape sans pitié. En traversant cet endroit en février, pendant la saison froide, j'ai eu tellement de cloques sur le visage que je n'ai pas pu me laver le visage pendant des jours et que j'étais loin d'être belle lorsque nous sommes finalement arrivés à Kaboul. C'est une région située entre Jelalabad et Fatehabad, où il devait y avoir autrefois un grand lac. Feu M. Guthrie a décrit son expérience dans cet endroit. Il a dit : « J'étais complètement épuisé, et ma langue était si sèche que je ne pouvais pas parler, elle

claquait dans ma bouche. L'eau ne me faisait aucun bien. Finalement, un des soldats m'a donné un morceau de rhubarbe, avec lequel j'ai frotté ma bouche, puis j'en ai mangé un peu, ce qui a soulagé ma soif. » La formation géologique du pays est très étonnante. Quelle force prodigieuse a dû être nécessaire pour déplacer des montagnes entières de manière à ce que les strates soient perpendiculaires ! Je n'ai jamais emporté de livre avec moi lors de ces voyages ; le livre de la nature était trop intéressant pour moi pour que j'en aie besoin, et je prenais souvent plaisir à penser à quel point cet endroit serait un jour un terrain de chasse idéal pour nos scientifiques. Sur une autre photo, nos tentes sont montées avant notre arrivée, entre deux ruisseaux peu profonds. Les mines de rubis sont proches d'ici, et à cet endroit, nous avons toujours beaucoup de mal à nous procurer des provisions. Les soldats revenaient avec très peu après avoir passé des heures à chercher de la nourriture. Un camp de cinquante ou soixante chevaux, en plus des chameaux et des ânes et d'une cinquantaine d'êtres humains, nécessitait beaucoup de nourriture. Après avoir quitté cet endroit, nous avons traversé une région accidentée et de hautes montagnes, empruntant le célèbre col de Lata-Bund, ou « col des chiffons ». Nous y avons vu des milliers de morceaux de chiffons attachés aux buissons. La légende raconte que les femmes auront des enfants en bonne santé et gagneront la faveur de leurs seigneurs si elles attachent un morceau de tissu à un buisson dans le « col des chiffons ». Bien sûr, certaines prières prescrites accompagnent la cérémonie. Il s'agit d'une manifestation extraordinaire de superstition, à laquelle croient implicitement des milliers de personnes.

Nous sommes ensuite entrés dans une partie du pays où des éruptions volcaniques ont dû se produire relativement récemment. On y voit des centaines de cônes de lave, grands et petits, certains ressemblant à un père de famille entouré de ses enfants. Les cratères sont de couleurs variées et ne sont jamais deux fois les mêmes, mais changent constamment avec le temps.

La première vue que le voyageur a de la vallée de Kaboul est depuis un point élevé de la route qui serpente à travers les montagnes. Elle se trouve à environ deux jours de voyage. Lorsque nous sommes arrivés à la dernière étape, les chevaux ont fait beaucoup de bruit, hennissant et voulant galoper. Bientôt, nous avons su qu'ils se trouvaient à moins de six miles du Kotwali (poste de police) de Kaboul, à l'extérieur duquel personne n'est autorisé à entrer sans un rah-dari (laissez-passer). Quitter le pays sans rah-dari — qui n'est accordé qu'à certaines personnes pour des raisons particulières — est un crime capital, puni de mort. Avant qu'un homme soit autorisé à quitter le pays, il doit donner des gages pour garantir son retour. S'il ne le fait pas, une peine doit être infligée au malheureux. Sa famille sera emprisonnée et tous ses biens confisqués. Le même sort sera réservé à ceux qui se sont portés garants pour lui.



Je vais vous raconter une histoire qui vous montrera que ces gens peuvent être altruistes. Un soir, vers six heures, je marchais le long de la route pour rendre visite à l'un de mes patients. J'ai entendu le grand canon tirer. Cela se produit tous les jours à midi pour signaler l'heure à tous ceux qui possèdent une montre et qui la règlent. Il est également tiré pendant la journée, afin que les gens sachent quand interrompre leur travail — il n'y a pas d'horloges publiques en Afghanistan et, à certaines occasions, des salves royales sont tirées en l'honneur de l'émir. Je l'ai entendu tirer à un autre moment et j'ai compris que quelqu'un avait été pulvérisé. J'ai donc demandé à l'un de mes gardes : « Qu'est-ce que c'est ? » Le soldat avait l'air très grave. « C'est un soldat, répondit l'homme, qui s'était enfui en Inde, mais qui, apprenant que sa femme et sa famille avaient été emprisonnées, est revenu dans le pays et s'est rendu. Il est arrivé à Kaboul ce matin et vient d'être pulvérisé.

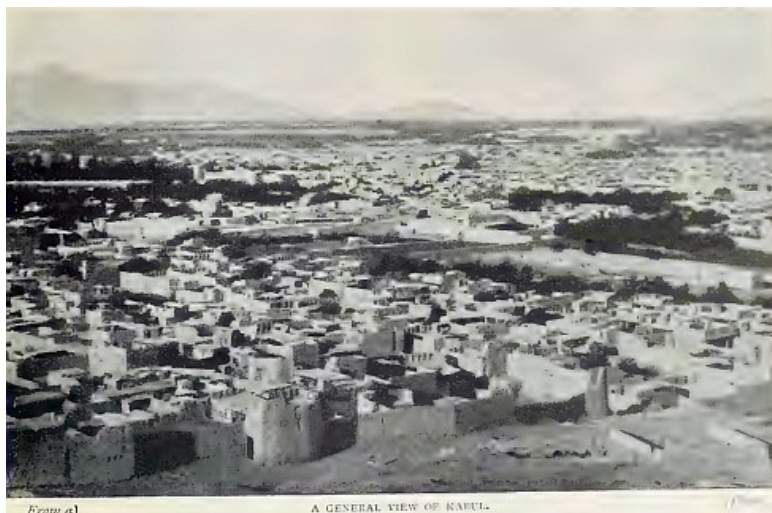
En empruntant la route qui mène à Kaboul, nous sommes passés à gauche du Bala Hissar (le château d'en haut, l'ancienne résidence royale). Une Anglaise ne passera

jamais devant cet endroit sans penser aux au massacre de Cavagnari et au nombre d'hommes courageux qui ont combattu et sont tombés lors de ces terribles événements.



À Kaboul, l'émir m'a dit que Yacoob avait des esclaves dans sa chambre lorsque Yacoob a appris que la résidence britannique avait été attaquée. Elle m'a décrit sa détresse : comment il s'est jeté à terre, implorant le ciel de lui dire quoi faire. Des dames afghanes m'ont également décrit leur terreur et leur fuite du palais lorsque Lord Roberts est arrivé avec son armée vengeresse. Le défunt émir avait fait creuser le sol à plusieurs reprises dans les environs, à la recherche d'un trésor enfoui qui, selon la rumeur, s'y trouvait. L'émir actuel, cependant, l'a transformé en jardin avec une maison d'été et un kiosque à musique, et ce monument à la trahison afghane et à la vaillance et la vengeance britanniques est enfin recouvert.

À l'intérieur des vieux murs du Bala Hissar se trouve le « puits noir », un endroit plus redouté que tout autre par les prisonniers afghans. Être fusillé ou pendu ne signifie qu'une courte période de souffrance, mais être condamné à être incarcéré dans ce trou noir, pour y mourir à petit feu, est un sort terrible à envisager. Une rumeur disait que le puits allait être comblé, mais je ne saurais dire si cela a été fait ou non. Comme vous pouvez le comprendre, je ne suis jamais allé voir aucun de ces lieux de punition.



*From a]*

A GENERAL VIEW OF KABUL.

Des femmes indigènes m'ont raconté que lorsqu'elles étaient jeunes filles, elles n'avaient pas le droit de regarder dehors. On leur disait que si elles le faisaient, elles verraient un Anglais, ce qui signifiait qu'elles seraient maudites pour toujours dans cette vie et dans l'au-delà ! Cependant, comme me l'a dit un vieil homme : « Tout cela a changé depuis votre arrivée. Avant, quand je

voyais un Anglais, j'avais envie de le tuer, mais maintenant, j'ai envie de lui serrer la main. » Bien sûr, cela a été dit en temps de paix. Cela semble très gentil, mais on ne peut pas se fier à une telle déclaration. Si des troubles éclataient, il est très probable que l'ancien instinct héréditaire de tuer les Feringhee serait ravivé. Pour les Afghans, « Feringhee » signifie plus qu'étranger ; cela signifie « infidèle », ennemi de la foi et de Dieu. C'est dans cette question de différence religieuse que réside notre danger, et qui a causé l'effusion de beaucoup de sang, tant britannique qu'afghan. J'ai été maudite, raillée, lapidée et insultée en tant que « Feringhee ». En regardant autour de moi, je ne pouvais trouver les auteurs de ces actes. Les soldats de mon escorte, qui m'accompagnaient partout, s'indignaient et attendaient mes ordres, mais je savais qu'au fond d'eux-mêmes, ils applaudissaient les railleurs. Pendant un instant, je me mettais en colère contre ces insultes, mais ensuite je me disais : « Ils ne croient pas vraiment qu'ils sont les enfants

## II-MON TRAVAIL À KABOUL.

Dès le premier jour de notre arrivée dans la capitale afghane, j'ai vu des patients, même si je ne parlais pas un mot de persan, la langue locale. Mon premier patient était l'épouse du prince Nasrullah et, bien qu'elle ne connût pas l'anglais et moi le persan, nous avons très bien communiqué par signes et par sourires. Elle a été très gentille avec moi et m'a offert une bague en turquoise. Par la suite, elle me disait toujours de me souvenir qu'elle fut ma première amie à Kaboul.

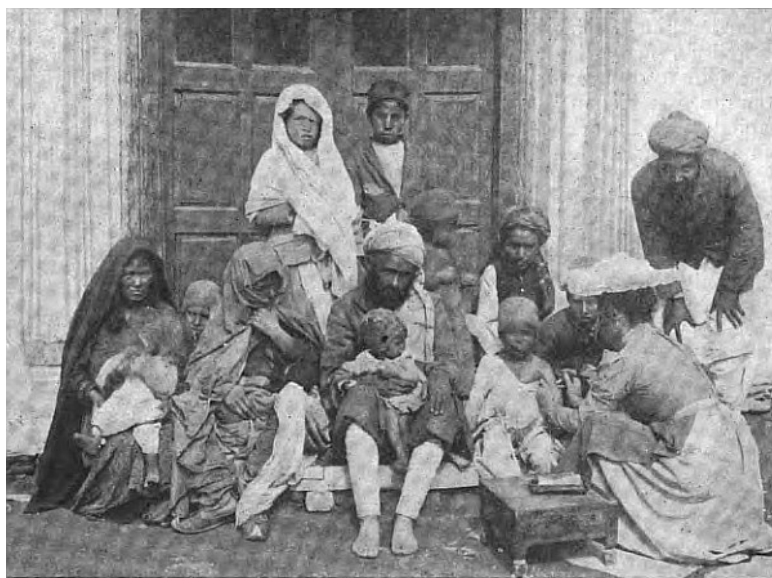


A MORNING SCENE OUTSIDE MRS. DALY'S HOUSE—PATIENTS WAITING TO SEE THE LADY DOCTOR.

Les traitements antiseptiques étaient inconnus, mais cela ne m'inquiétait pas, car avec des soins ordinaires et une bonne hygiène, nous n'avons jamais eu de patient qui ait mal tourné. Les hommes des ateliers l'ont rapidement compris et ont déclaré que, alors qu'auparavant, un homme qui se blessait au doigt pouvait parfois en mourir,



depuis l'arrivée de la mem-sahib, même s'ils étaient tous gravement blessés, tant qu'il leur restait une étincelle de vie, ils étaient soignés et pris en charge et finissaient par guérir. Un peu à l'écart de Kaboul, à Sherpur, se trouve l'hôpital militaire, construit par les Britanniques lorsqu'ils occupaient le pays, où sont envoyés les soldats malades et blessés. On y trouve également des prisonniers qui ont été aveuglés ou mutilés par la torture, ainsi que des aliénés pauvres qui n'ont nulle part où aller et aucun ami pour s'occuper d'eux.



From a]

"VACCINATION DAY"—MRS. DALY AT WORK.

[Photo.

C'est un endroit horrible. Il est totalement dépourvu d'installations sanitaires et il n'y a pas d'infirmières pour s'occuper des malheureux détenus. Le défunt émir lui-même disait : « Si je veux qu'un homme meure, je l'envoie à l'hôpital de Sherpur. » Les patients de ce véritable enfer sur terre ont déclaré, les larmes aux yeux : « Pour l'amour du ciel, mem sahib, ne me renvoyez pas à Sherpur ! Je

mourrai si vous le faites. Gardez-moi avec vous, je guérirai. » Chaque matin, ma maison était assiégée par des foules de patients, et je voyais chaque jour entre trois et cinq cents malades. Ils venaient de toutes les régions du pays : du Kohestan, du Turkestan, de Herat (à trois semaines de route), de Jelalabad, de Kandahar (à dix-huit jours de route) et même du lointain Pamir, à vingt-quatre jours de marche. Ce sont de longues distances à parcourir avec des malades sur des routes accidentées, à travers des vallées brûlantes et des montagnes balayées par le vent. En hiver, certains de ces endroits sont complètement coupés du reste du monde par la neige, et ce n'est qu'au printemps suivant que j'ai vu à Kaboul ces pauvres malheureux qui avaient réussi à survivre aux accidents sur la glace et aux horreurs des gelures. Ces dernières causent souvent la perte de vies humaines et de membres. Une nuit d'hiver, deux soldats en faction sont morts de froid à Kaboul. Ils étaient enveloppés dans des peaux de mouton, mais le froid était si intense que celles-ci se sont avérées inutiles et ils ont péri à leur poste. Lorsque les montagnes autour de Kaboul sont couvertes de neige, il n'est pas rare que des loups affamés descendent dans la ville, et un hiver, quatre personnes ont été tuées de cette manière. On m'a souvent amené des patients bloqués par la neige qui, sans que ce soit leur faute, mais à cause d'une négligence flagrante, avaient perdu un membre. Que pouvaient faire ces pauvres gens, emprisonnés pendant des mois dans leurs hameaux ? Mais ce qui me remplissait le plus d'indignation, c'était de voir un enfant sans défense perdre un membre parce qu'une entorse avait été confondue avec une fracture et bandée étroitement avec des morceaux de bois et de ficelle. Inutile de dire que j'avais parfois des patients

curieux. L'un d'eux était un soldat qui avait été blessé par balle lors d'une guerre civile quatorze ans auparavant, la balle étant restée logée dans son corps. Il n'avait ressenti aucun inconfort pendant des années, mais quelque temps avant que je le voie, il avait commencé à avoir des problèmes et avait fini par ne plus pouvoir marcher du tout. Après l'opération, j'ai envoyé l'homme avec une lettre et la balle à l'émir, pour lui montrer qu'il allait bien et qu'il était à nouveau capable de travailler. L'homme est revenu me voir presque en larmes, car sa lettre avait été reçue et approuvée par l'émir, mais sa balle avait été conservée. Ce genre de chose s'est produit à plusieurs reprises, et je ne comprenais pas la détresse de ces hommes, ni pourquoi l'émir voulait garder leurs balles. La dernière balle que j'ai extraite, je l'ai envoyée au kotwal (chef de la police) pour montrer que l'homme en avait vraiment eu une dans le corps. Le patient manifestait une telle détresse à l'idée que la balle ne lui soit pas rendue ou qu'elle soit échangée et remplacée par une autre que je demandai une explication. On me répondit qu'une balle qui avait été dans le corps d'une personne était un objet précieux, car elle agissait comme un talisman, et que son heureux propriétaire ne serait jamais tué par un coup de feu ! C'est ainsi qu'on m'expliqua l'engouement de l'émir pour ces objets. Je pense sincèrement qu'il aurait dû dédommager ces hommes pour ces talismans si précieux. Mais « Kabul Ast » (« C'est Kaboul »), une expression courante parmi la population, qui signifie « C'est Kaboul, ne soyez surpris de rien ici », explique tout. Une autre expression qu'ils aiment beaucoup utiliser pour répondre à presque toutes les questions est « Khuda Meedanad » (« Dieu sait »). « Oui, disais-je, Dieu sait tout, mais comme je vous ai posé

une question, vous me donnerez peut-être une réponse.

» Le nom de Dieu est toujours sur leurs lèvres, et en relation avec tout. Tout écrit, quelle que soit sa nature, d'une note amicale ou commerciale à un document officiel, commence toujours par « Au nom de Dieu ». C'est le premier son soufflé dans les oreilles du nouveau-né et le dernier crié dans celles du mourant. Il y en a deux sectes musulmanes dans le pays, les sunnites et les chiïtes. Les Afghans sont sunnites. Les Perses et les Hazaras sont chiïtes, et une haine féroce oppose les deux parties. Il y a quatre ans, pendant l'épidémie de choléra, j'ai recueilli dans la rue un vieux mendiant atteint de la maladie. Âgé de plus de soixante-dix ans, il ne s'est pas rétabli. Il m'a dit : « Mon heure est venue, et j'aimerais que quelqu'un prie avec moi. » J'ai donc fait appel à un homme bon et saint, qui disait ses prières cinq fois par jour et ne négligeait jamais aucune pratique religieuse, pour qu'il récite les prières des mourants au-dessus de lui. Mais il a refusé avec mépris, car le mendiant mourant était « un chien de chiïte ». La même réponse insensible vint des soldats à qui j'avais demandé de réconforter le patient. J'ai alors fait venir des membres de sa propre secte, mais ils avaient tellement peur du choléra qu'ils se tenaient à distance tout en marmonnant leurs prières. J'ai traité la plupart des cas depuis ma propre maison, en envoyant des médicaments et en donnant des instructions, et dans les cas très graves, de la nourriture également. « Donnez une cuillère à café toutes les demi-heures » était dans certains cas la consigne. « Avez-vous une cuillère à café chez vous ? » « Non », me répondaient-ils ; « la seule cuillère que nous avons est une grande cuillère en bois pour remuer la marmite. » Il fallait donc réquisitionner des cuillères, des tasses, des verres, des

bouteilles et même des boîtes de confiture ou de viande vides. Rien n'était gaspillé. J'ai utilisé beaucoup de cartes publicitaires pour le cacao Cadbury, que je trouvais excellentes pour faire des cataplasmes à la moutarde. À la maison, on disait à son patient de mettre des cataplasmes à la moutarde, mais ici, je devais d'abord les préparer pour l'application, puis indiquer qu'ils devaient être gardés pendant vingt minutes. Mais hélas pour les instructions ! Dans certains cas, ils étaient gardés pendant vingt-quatre heures, et les personnes qui les portaient étaient alors surprises de voir apparaître une grosse cloque ! Non contents des instructions les plus explicites, ces gens stupides demandaient souvent : « Comment saurai-je quand la demi-heure sera écoulée ? » Je trouvais cette question assez difficile à répondre, car il n'y a pas d'horloges publiques et peu de gens ont des montres chez eux. Un jour, un homme eut une idée particulièrement brillante. « Sortez dans la rue, disait-il, trouvez quelqu'un qui a une montre et demandez-lui quand la demi-heure est écoulée ! » C'était une période d'intense anxiété et de travail acharné, car en plus de voir des centaines de malades et de donner des conseils, il fallait aussi fabriquer des pilules, des poudres et des emplâtres.

Je pense toutefois pouvoir dire que ce fut le moment le plus heureux que j'ai passé à Kaboul. Je n'avais ni le temps ni l'occasion de m'amuser, et la photo suivante montre mon seul divertissement : jouer avec mon petit chien Baldie. Cette photo a été prise sur le toit d'une maison au pied des montagnes, et on y voit mon petit compagnon mendier un morceau de biscuit.



Les grands ateliers de Kaboul emploient plus de trois mille personnes, et les accidents sont nombreux, allant d'une coupure au doigt à des blessures causées par des explosions. Seule, j'avais souvent le cœur brisé lorsque, après un accident grave, les blessés, les mourants et même les morts m'étaient amenés pour que je les soigne. Je n'avais pas d'infirmière pour m'aider et je devais non seulement superviser, mais aussi m'occuper moi-même d'une grande partie des soins, car seuls les parents ou amis ignorants des patients s'occupaient des malades. Un jour, un homme est venu d'une région éloignée du pays, amenant avec lui une petite fille blessée à la cuisse. Après l'avoir examinée, je lui ai dit que je devrais garder la petite fille pendant quelque temps. Il m'a répondu qu'il ne pouvait pas la laisser, alors je lui ai conseillé d'aller travailler pendant la journée pour gagner de l'argent pour se nourrir, puis de revenir passer la nuit chez moi. Mais cela ne lui convenait pas. Je lui ai alors proposé de lui donner à manger en échange de quoi il pourrait

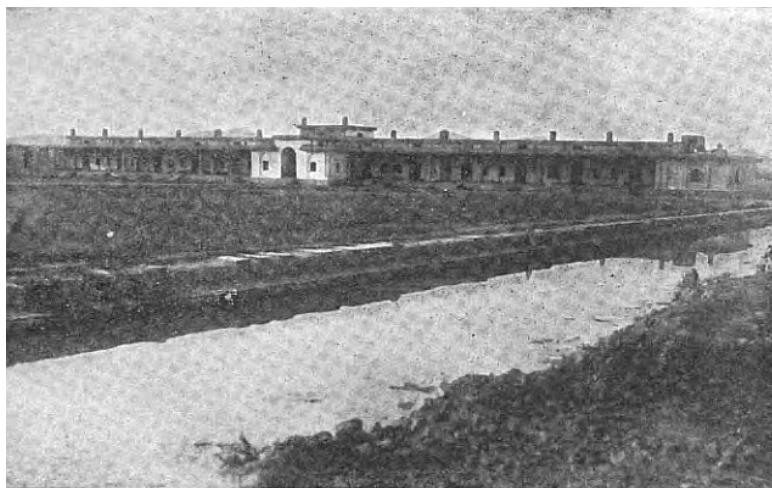
balayer ou faire des petits travaux à l'extérieur. « D'accord, a-t-il répondu, mais j'ai une autre petite fille ; je dois l'amener aussi. » Je me suis donc retrouvé avec trois personnes à charge au lieu d'une.

Certains de mes patients n'étaient pas ingrats, comme le montre la lettre suivante, envoyée à l'émir par dix hommes qui avaient terriblement souffert lors d'une explosion de poudre à canon à l'arsenal. Une fois rétablis, ils ont fait appel aux services d'un rédacteur de lettres public du bazar et, après mûre réflexion, ont rédigé ce qui suit : « Au nom de Dieu. À Sa Majesté l'émir Sahib : Nous, dix personnes, ouvriers dans les usines royales et accidentellement brûlés lors de l'incendie qui y a éclaté, nous vous prions humblement de déclarer que Dieu sait que personne, même dans nos propres foyers, n'aurait pu faire autant pour nous. En s'occupant de nous, elle ne se souciait jamais du jour ou de la nuit et était toujours au travail. Nous déclarons également que du riz cuit, de la soupe, du palaw, du coton, du calicot, de l'huile et du charbon de bois nous ont été fournis, et que les quinze roupies que Votre Majesté nous a gracieusement accordées à chacun nous ont toutes été remises par mem-sahib. Quant aux soins que mem-sahib nous a prodigués, nous lui en sommes sincèrement reconnaissants et prions Dieu de lui accorder également sa satisfaction. Écrit le dimanche 10 Ramazan 1319. »

Comme tous leurs vêtements avaient été détruits par l'explosion, j'avais présenté la situation à l'émir, qui leur avait envoyé quinze roupies chacun (environ dix shillings) pour acheter de nouveaux vêtements. Ces ouvriers ont passé un bon moment pendant leur convalescence, car ils ont été mieux nourris que jamais

auparavant dans leur vie. J'avais l'habitude d'aller régulièrement dans la salle et de répartir équitablement la nourriture, mais je devais rester et les regarder manger leurs rations, car sinon, les malades mangeaient très peu. Les aides-soignants n'étaient jamais désolés de voir cela, car ils s'appropriaient eux-mêmes les morceaux les plus appétissants avant que je ne m'en aperçoive. Leur argument était que « le patient n'avait pas d'appétit, donc la nourriture ne lui faisait aucun bien ». Mais je campais sur mes positions et nourrissais mes patients même lorsqu'ils ne pouvaient pas manger, avec pour résultat qu'ils repartaient en bonne santé et bien nourris, et si élégants dans leurs nouveaux vêtements que les autres hommes dans les ateliers les enviaient et auraient souhaité avoir été brûlés eux aussi ! Les ouvriers non blessés étaient particulièrement envieux lorsqu'ils entendaient parler des divertissements offerts à leurs camarades blessés. Ces derniers avaient invité leurs amis, qui avaient apporté leurs plats préférés. Après le festin, ils chantaient, racontaient des histoires et jouaient de la musique sur le raéab, une sorte de guitare, l'instrument de musique national afghan.





THE HOSPITAL BUILT FOR MRS. DALY BY THE PRESENT AMEER AND PRINCE NASRULLAIL.

La photo ci-dessus montre l'hôpital construit pour moi par l'émir actuel et son frère, le prince Nasrullah. Ils ont dit : « Voici une femme qui fait ce travail pour notre peuple. Elle n'est ni l'une des nôtres ni de notre religion, et pourquoi tout le bien devrait-il être fait par des étrangers ? » L'émir a donc décidé de me construire un hôpital et m'a envoyé des hommes pour que je leur donne des instructions concernant la construction, les plans, etc. On leur a dit de tout faire conformément à mes ordres, et en temps voulu, l'hôpital a été construit, avec une capacité d'accueil de cent lits. Il a maintenant été vendu au gouvernement, et avec le produit de la vente, l'émir a l'intention de construire quatre autres hôpitaux, un dans chaque quartier de la ville. Entre-temps, le bâtiment actuel de l'hôpital est utilisé comme école, et les écuries royales — visibles sur la photo suivante — ont été démolies afin d'agrandir l'école et de la transformer en université.



*From a]*

THE ROYAL STABLES, RECENTLY PULLED DOWN TO MAKE ROOM FOR A UNIVERSITY.

*[Photo.*



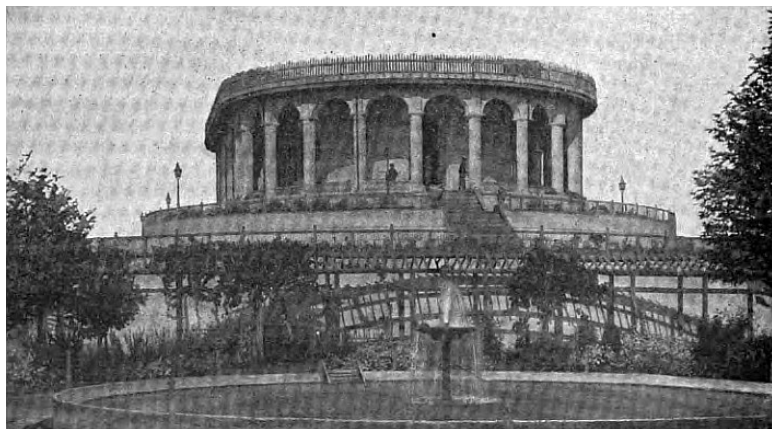
*From a]*

PRINCE NASRULLAH'S SUMMER RESIDENCE AMONG THE VINEYARDS.

*[Photo.*

À quelques kilomètres de Kaboul, sur la route de Paghman, à Chiltun, le prince Nasrullah a construit une magnifique résidence d'été, visible sur la photo ci-dessus, entourée de vignobles. C'est là que, pendant l'épidémie de choléra il y a quatre ans, les gens ont été mis en quarantaine pendant quelques jours avant d'être autorisés à se rendre à Paghman, où l'émir et sa cour séjournaient alors. Mais malgré toutes les précautions prises, la terrible maladie a atteint cet endroit, et l'un des derniers à la contracter a été le valet de chambre du défunt émir. L'émir me l'a envoyé pour que je le soigne, et je suis heureux de dire qu'il s'est rétabli. Ma photo suivante montre la résidence d'été du prince Habibullah

(l'émir actuel) à Indekki. Lorsque le prince déplaisait à son père royal, le défunt émir avait l'habitude de l'exiler dans cet endroit. Elle est située à quelques kilomètres de Kaboul, dans la vallée de Chardeh, et offre une vue magnifique depuis ses terrasses.



*From a*

THE AMEER'S SUMMER PALACE AT INDEKKI, OUTSIDE KABUL.

*[Photo.*

### III- LA VIE À KABOUL.

Pendant huit ans, Mme Daly a vécu sans interruption dans l'étrange « pays fermé » qu'est l'Afghanistan, en tant que médecin du gouvernement et médecin de la reine. Au cours de cette période, elle a eu d'innombrables occasions de se faire une idée de la vie intérieure des Afghans et de leur pays, une terre difficile à pénétrer et encore plus difficile à quitter. Partout où elle allait, Mme Daly était accompagnée d'une escorte armée, et elle a beaucoup à dire sur les périls et les humeurs de sa vie à Kaboul. Afghanistan.

Je trouve qu'il y a une ignorance des plus étranges parmi les gens ici à l'égard des Afghans.. On m'a même demandé s'ils étaient noirs, alors je tiens à préciser tout de suite qu'ils ne sont pas noirs, ni sauvages. Un coup d'œil à la photo reproduite ici suffira à montrer aux curieux qu'à bien des égards, ils ne sont pas si différents des gens de chez nous. En ce qui concerne leur teint, ils ont à peu près la même couleur que les Espagnols, et certains d'entre eux sont même si clairs qu'ils ont des taches de rousseur. Bien qu'ils aient tendance à être négligés dans l'ensemble, ils aiment être bien habillés. Le vendredi, qui correspond à notre dimanche, est leur grand jour. Un Afghan commence son jour de congé hebdomadaire en se rendant aux bains turcs, puis, après avoir récité les prières du jour à la mosquée (église), il s'habille et habille ses enfants de leurs plus beaux atours, puis se promène dans les jardins publics. C'est à peu près le seul divertissement dont disposent les Afghans, et en été, on voit des foules assises au bord des chemins, certaines s'amusant avec leurs oiseaux chanteurs, qu'elles suspendent aux branches des arbres devant elles,

d'autres achetant des bonbons ou des fruits aux marchands ambulants, qui étalent toute leur marchandise sur un grand mouchoir posé à terre pour attirer les acheteurs potentiels. À ces occasions, la foule est toujours bonne, joyeuse et ordonnée, et pendant tout mon séjour à Kaboul, je n'ai jamais vu la moindre dispute entre eux à ces moments-là. L'homme sur la photo, avec les deux enfants sur ses genoux, est depuis des années l'interprète des usines gouvernementales, tandis que l'Afghan à gauche est intéressant car il porte la tenue réglementaire de la cour, composée d'un manteau, d'un gilet et d'un pantalon en tissu noir, d'un turban en astrakan et d'un col blanc avec une cravate noire. Le Durbar n'est plus le spectacle négligé mais pittoresque qu'il était autrefois, car, sur ordre de l'émir, tous les hommes qui assistent à la cour doivent désormais porter cette tenue, qui est coupée selon un modèle spécial. Les officiers militaires, bien sûr, portent leur uniforme.



TYPICAL AFGHANS OF THE UPPER CLASS—THE ONE TO THE LEFT WEARS  
*From a* THE REGULATION COURT DRESS. *(Photo.*

Lors des occasions officielles, l'émir resplendit dans un manteau écarlate richement brodé de dentelle dorée,

avec un pantalon et des gants en tissu blanc. Il porte sur la tête un turban en astrakan orné d'une grande étoile en diamant. Le costume de Sa Majesté est complété par une ceinture en or avec une boucle sertie de pierres précieuses et une épée. Le reste du temps, il porte généralement la tenue et le chapeau ordinaires d'un gentleman anglais, ne revêtant le costume national que dans l'intimité de ses harems. Habibullah déteste les ornements voyants ou criards ; il affirme ne pas imiter les Anglais en cela, car la simplicité vestimentaire est non seulement sensée, mais aussi conforme à la religion musulmane. Il y a peu, il a failli déclencher une révolution en ordonnant aux hommes de ne plus porter de bijoux plus ostentatoires que des chevalières et de ne plus arborer les magnifiques mouchoirs en soie qu'ils avaient l'habitude de porter sur l'épaule.

L'émir actuel a quatre épouses. À l'origine, il en avait huit, mais l'une d'elles est décédée et il a divorcé de trois autres, non pas parce qu'elles avaient commis une faute, cependant. En effet, l'une d'elles n'était à Kaboul que depuis quelques jours et la cérémonie de mariage définitive n'avait pas encore eu lieu lorsque le despote royal a commencé à avoir des remords d'avoir autant d'épouses, causés, disait-on, « par un rêve et les enseignements d'un saint homme ». En conséquence, les pauvres dames, qui n'avaient pas leur mot à dire, ont perdu leur statut élevé d'épouses du roi. Elles reçoivent toujours une allocation généreuse, vivent dans les mêmes maisons (pas dans le palais royal) qu'elles occupaient en tant qu'épouses de l'émir et peuvent se remarier si elles le souhaitent. Mais qui voudrait devenir

l'épouse d'un roturier après avoir été la compagne du roi ?

Et comme, selon l'étiquette afghane, elles ne voient jamais aucun homme qui ne soit un proche parent, elles n'ont guère de chances de se marier par amour. Les quatre épouses favorites de l'émir vivent toutes dans des maisons séparées. Deux d'entre elles se trouvent à l'intérieur du fort royal d'Arak, et les autres sont assez proches des jardins du palais. Les enfants de ces épouses vivent tous avec leur mère. La reine du harem vit dans le grand Harem Serai, le sanctuaire intérieur du palais royal et du fort. Aucun homme n'est autorisé à entrer dans ces harems, et aucune des dames n'est autorisée à sortir sans l'autorisation spéciale de l'émir, une demande qui n'est accordée que pour rendre visite à un parent très proche ou lorsqu'il est nécessaire de se rendre dans l'une de ses résidences de campagne. Elles sont alors voilées de près et voyagent dans des voitures fermées aux vitres voilées. Tous ces harems ont des cours spacieuses, dont le centre est aménagé en jardin, avec des arbres et des fontaines. Toutes les portes (à l'exception d'une seule) et toutes les fenêtres s'ouvrent sur cet espace, de sorte que les occupants ne peuvent ni voir ni être vus du monde extérieur. Lorsque le temps le permet, les dames du harem vivent et dorment en plein air. La seule porte qui ne donne pas sur la cour intérieure est une lourde porte en bois, cloutée de fer, qui ressemble à l'entrée d'un de nos vieux châteaux. Un serviteur de confiance y est posté et est responsable devant l'émir de toutes les personnes qui entrent ou sortent. À l'extérieur de cette entrée, une garde de la troupe domestique est postée, et chaque colis ou paquet est rigoureusement inspecté et fouillé pour

vérifier qu'il n'y a pas de vol. Dans le harem, tout, même le savon, est gardé sous clé, et les boutons sont retirés des vêtements avant d'être envoyés à la lessive. Malgré toutes ces précautions, cependant, des objets disparaissent. De temps en temps, l'émir organise une réception dans l'une de ses maisons pour toutes ses femmes et ses enfants, mais avant leur arrivée, tous les hommes sont envoyés ailleurs et ce sont les petits garçons qui s'occupent des invités.

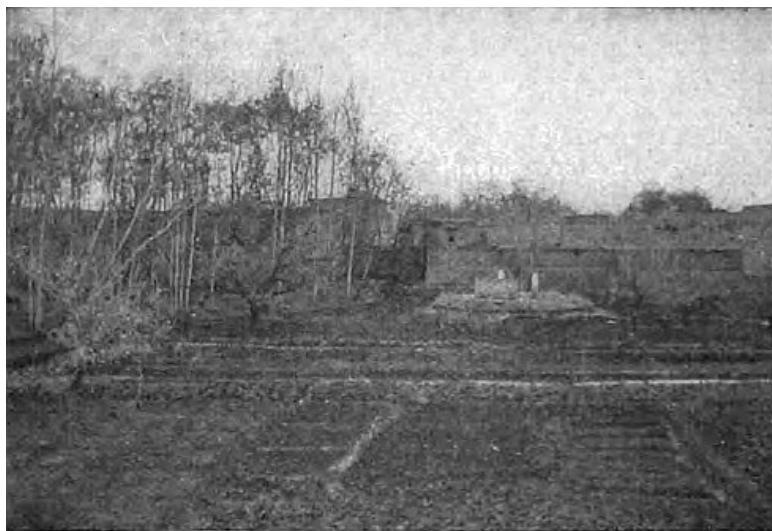
L'émir actuel a eu environ trente enfants, dont quatorze sont encore en vie. Son fils aîné a seize ans et est l'enfant de sa première épouse, mais pas de la « reine du harem ». La dame qui occupe cette position enviable a environ vingt-sept ans et a été choisie pour cette fonction simplement parce qu'elle est « l'épouse préférée de l'émir ». Lorsque Sa Majesté épouse une femme, celle-ci reçoit une maison et un certain nombre d'esclaves. Sa nourriture et celle de ses servantes sont fournies par les cuisines du gouvernement et, en fonction de son rang, elle reçoit une allocation annuelle de plusieurs roupies pour acheter des vêtements. La reine du harem a droit à soixante mille roupies par an (environ deux mille livres). À mon avis, la tenue vestimentaire des Afghanes est très jolie et seyante, et rend même une femme ordinaire belle. Le vêtement supérieur, ou piran (chemise), s'étend du cou jusqu'au-dessus des chevilles, avec des manches qui descendent jusqu'aux poignets. Il peut être en tissu doré, en velours, en soie, en cachemire ou en calicot, et sa forme n'est pas sans rappeler notre robe de princesse. En dessous, on porte des « tom-bons » (pantalons), qui tombent en plis gracieux, très amples en haut et s'effilant vers les chevilles, où ils sont plutôt ajustés. Ils sont en



cachemire ou en calicot et sont terminés aux chevilles par une frange de diamants, d'or ou d'argent. Un bonnet rond, entièrement brodé de fils d'or, de sorte qu'il ressemble à du tissu doré, épouse parfaitement l'arrière de la tête, tandis que les cheveux sont séparés au milieu, tressés en petites nattes et laissés libres dans un sac en soie noire brodé, porté sous le bonnet doré et tombant dans le dos jusqu'en dessous de la taille. Les femmes mariées portent une frange de cheveux, souvent bouclée, de chaque côté du visage. Du sommet de la tête à l'ourlet du piran, laissant le visage découvert, tombe le « chadar » gracieusement drapé, un grand drap de mousseline fine, de gaze fine ou de mousseline délicatement teintée.

Les cheveux noirs sont à la mode chez les femmes afghanes, et si leurs mèches sont naturellement claires ou grisonnantes, elles les teignent immédiatement en noir. Elles aiment les bijoux et les ornements, et une partie considérable de leurs économies est consacrée à l'achat de colliers, boucles d'oreilles, bagues et bracelets. Toutes celles qui en ont les moyens portent des fleurs sur le côté droit de la tête, au-dessus de l'oreille. Elles s'adonnent également sans retenue à l'utilisation de maquillage et de poudre, se maquillent les lèvres, se dessinent les sourcils et se noircissent les cils. La reine porte deux « taches » de beauté, l'une sur le menton et l'autre sur la joue. Lors des occasions officielles, sa toilette lui prend des heures, et nous, en tant qu'invités privilégiés, avons été autorisés à la regarder et à l'admirer, et avons même été consultés sur les combinaisons de couleurs et « ce qui lui allait le mieux ». Une garden-party entre dames (à laquelle les messieurs ne sont jamais admis) est un moment charmant dont on

se souviendra toujours. Les dames sont parfois autorisées, avec la permission de leur mari, à se rendre sur les tombes de saints hommes (il existe peut-être une tombe de sainte femme en Afghanistan, mais je n'en ai jamais entendu parler) ; mais périodiquement, lorsque les visiteurs sont trop nombreux, l'émir ordonne que les femmes ne soient plus autorisées à se rendre dans ces sanctuaires. La photographie suivante montre une tombe typique de ce type.



*From a*

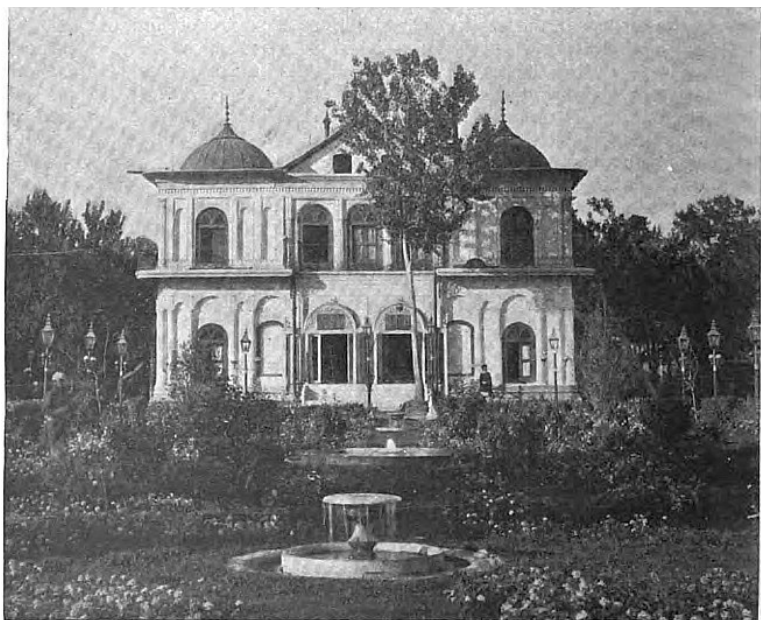
A HOLY MAN'S GRAVE.

*[Photo.*

L'émir actuel, estimant que la robe blanche que les femmes portent à l'extérieur, qui couvre complètement leur visage et leur silhouette et qui est munie d'une grille en fil métallique à travers laquelle elles peuvent voir, était « trop séduisante », a ordonné que toutes ces robes soient teintées en kaki ou en ardoise dans un délai de quatorze jours ! Le non-respect de cet ordre était passible d'une amende de cinquante roupies. Désormais, les robes des

femmes ne semblent même plus propres, et encore moins séduisantes.

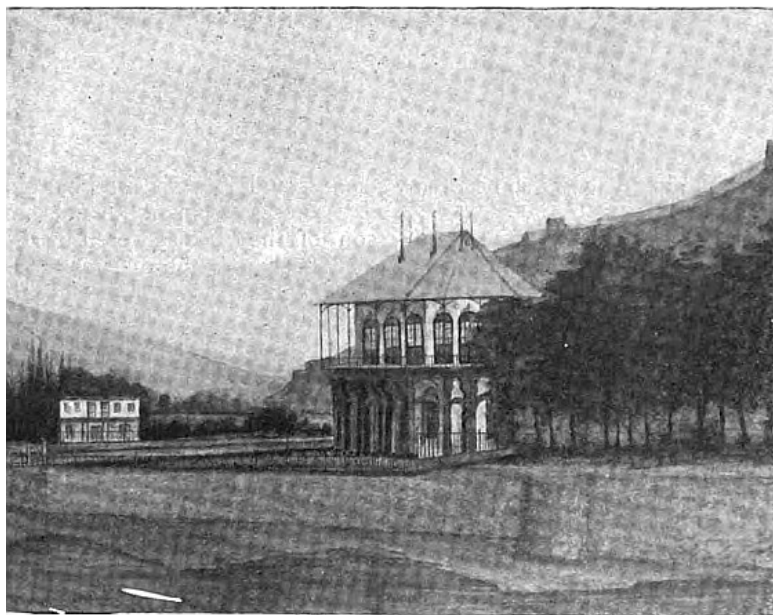
La religion afghane autorise les hommes à épouser quatre femmes, mais les femmes n'aiment pas plus que nous avoir des rivales. Comme elles nous envient d'être les seules compagnes de nos maris ! Elles expliquent cela en disant que les Anglais avaient une souveraine qui était une femme et qui savait ce que voulaient les femmes, et qu'elle avait donc promulgué une loi stipulant que les Anglais ne devaient épouser qu'une seule femme. Les Afghanes aimaient beaucoup notre reine Victoria, et lorsqu'elle est décédée, elles ont beaucoup pleuré. Le défunt émir était lui aussi très triste. La mort de la reine, sa contemporaine, lui a fait prendre conscience que sa propre fin approchait. Il était alors en mauvaise santé, et il est décédé quelques mois plus tard. La photographie au bas de la page précédente montre le Boston Serai, qui, en raison de la beauté de son jardin, était la résidence préférée du défunt émir, et c'est là qu'il a choisi d'être enterré. Quelque temps avant sa mort, il a fait préparer sa tombe dans cette maison, qui n'est plus une résidence royale, mais la tombe d'un roi, et c'est là que les gens viennent prier pour le repos de l'âme d'Abdurrahman Khan, leur défunt maître royal.



THE BOSTON SERAI, THE FAVOURITE RESIDENCE OF THE LATE AMER—HE IS NOW BURIED THERE AND HIS  
*From a* TOMB FORMS A PLACE OF PILGRIMAGE. *[Photo.]*

Il y a beaucoup de jolis endroits à Kaboul, mais je regrette de ne pas avoir de photos de certains des plus beaux. À ce propos, je me souviens d'un croquis ci-joint, réalisé par un artiste afghan, qui donne une idée de ce que les autochtones peuvent accomplir dans ce domaine. Le jeune Afghan qui l'a réalisé est à peine plus qu'un enfant, un artiste naturel, sans aucune formation. Il a été engagé par l'émir pour peindre des tableaux pour ses palais et pour nettoyer et retoucher les anciens, et il passait son temps à copier des images tirées de tous les journaux illustrés qu'il pouvait se procurer. Je lui ai dit que cela ne convenait pas et qu'il ne devait pas passer son temps à copier les images d'autres personnes, mais qu'il devait peindre ses propres tableaux d'après nature, afin que son nom reste dans les mémoires comme celui d'un peintre de son propre pays. Il avait cependant peur de se lancer

et disait qu'il aimerait avoir quelqu'un pour lui montrer comment commencer. Je lui ai dit qu'il avait seulement besoin de s'entraîner, que la confiance viendrait ensuite, et qu'il devrait choisir un petit endroit, comme un coin de sa cour, s'asseoir et le dessiner encore et encore jusqu'à ce qu'il le maîtrise parfaitement. Il hésitait toujours et tardait à m'apporter un croquis. Un jour, je lui ai donc dit : « Si tu m'apportes un croquis d'un endroit de ton choix avant une certaine date, je te ferai un cadeau, mais si tu ne le fais pas, je te donnerai une correction ! » Le jour convenu, il m'a apporté le dessin ci-joint et a reçu son cadeau. Comme on peut le voir, le dessin n'est pas parfait, car il n'est pas très précis, mais il est très honorable pour une première tentative d'un autochtone. Il représente le « Koti », près des ateliers, où le prince Nasrullah reçoit les chefs de département et traite les affaires des usines. Plus loin, à gauche, se trouve la maison de feu M. Fleischer, directeur de l'usine d'armes, qui a été traîtreusement assassiné en novembre dernier. L'émir était si ravi d'avoir des images du pays peintes par l'un des siens qu'il a augmenté la rémunération de ce jeune artiste et l'occupe désormais à plein temps. Il a récemment peint de magnifiques rideaux pour l'une des nombreuses maisons de l'émir, et sa grande ambition est que l'émir l'envoie en Europe pour voir le travail des grands artistes.



A PICTURE PAINTED FOR MRS. DALY BY A NATIVE ARTIST.

À ce propos, je me souviens d'un incident qui montre l'ampleur des commandes passées par la royauté. M. Frank Martin, l'ingénieur, avait pour passe-temps de peindre des tableaux, et un jour, lorsqu'il en a offert un à l'émir actuel, celui-ci l'a tellement apprécié qu'il lui a dit : « Mais ce n'est qu'un seul tableau, je veux que vous m'en peigniez une centaine ! » Une autre fois, lorsque j'ai offert à Son Altesse une plaque peinte, il m'a demandé : « C'est le seul ? » Les jardins de nos maisons à Kaboul étaient si agréables en été que nous passions peu de temps à l'intérieur. Nous avions toujours quelque chose d'intéressant à faire dehors. Nos propriétés ressemblaient à des fermes, avec des chevaux, des ânes, des vaches, des moutons, des chiens, des dindes, des oies, des canards, des poules, des pintades et des pigeons.

La photo de la page suivante a été prise dans un coin de notre enceinte et montre certains de mes serviteurs, des cipayes et moi-même. Le prince Mohommad Omar, fils de l'épouse royale du défunt émir, avait près de douze ans lorsque la photo suivante a été prise, peu avant la mort de son père. À gauche se trouve le prince lui-même, avec à portée de main le parapluie doré, qui n'était utilisé que par l'émir et les princes royaux. Soit dit en passant, l'émir actuel a désormais décrété qu'aucun prince ni aucune autre personne ne pourra à l'avenir utiliser un parapluie doré, réservant ce signe distinctif à lui seul, les princes n'étant autorisés à utiliser que des parapluies ordinaires. Devant le cheval du prince Omar se tient le « shattir », ou palefrenier. Ces hommes accompagnent toujours leurs maîtres lorsqu'ils montent à cheval, courant devant les chevaux, quelle que soit leur allure. Le style vestimentaire de ces hommes est particulier et conçu pour faciliter la course. Le « shattir » du défunt émir était vêtu d'une manière si pittoresque et somptueuse que lorsque je l'ai vu pour la première fois, je l'ai pris pour le bouffon du roi et j'ai longtemps rêvé de pouvoir le photographier. Ces hommes jouissent d'une grande confiance et sont extrêmement loyaux envers leurs maîtres. La figure centrale du groupe est le chef de la garde rapprochée de l'émir et l'officier commandant le palais royal d'Ark, qui occupait le même poste sous le règne de l'émir défunt. Il était très apprécié et jouissait d'une influence et d'un pouvoir immenses, mais il était sans scrupules. À l'origine, il était esclave et danseur chez l'un des chefs d'Asie centrale, qui avait des visées sur la vie d'Abdurrahman. Le danseur découvrit un complot visant à assassiner l'émir défunt et le révéla au souverain,

qui acheta immédiatement le garçon et le garda près de lui jusqu'à la fin de sa vie.



*From a]*

MRS. DALY AND A GROUP OF HER SERVANTS.

*[Photo.*

On raconte que lorsque l'esclave devint un homme important, il prit des airs arrogants en présence de l'émir, son maître royal, à qui il devait tout. Afin de le remettre à sa place et de lui rappeler son ancien statut, on fit venir ses vêtements de danseur et on le fit à nouveau « danser devant le roi ». Au moment où la photo fut prise, en plus de ses autres occupations, il avait été nommé compagnon de plein air du prince, sa tâche consistant à enseigner à son jeune protégé l'équitation, le saut, la conduite et le tir. Les cibles pour le tir étaient principalement des chiens parias et des pigeons sauvages. Le prince ressemble beaucoup à un écolier dans ses manières ; je l'ai souvent vu lancer des chiens dans des combats ou courir dans les jardins avec un bâton à la main pour chasser un âne. Il est le plus jeune fils de feu l'émir, et demi-frère de l'émir actuel. Il a aujourd'hui quinze ans, et bien qu'il soit plus



jeune de six mois que le fils aîné de l'émir actuel, le prince Inyatul lah, il est beaucoup plus grand et semble plus âgé. En fait, les nouveaux arrivants lui donnent deux fois son âge. Il mesure 106 cm de tour de taille et est proportionnellement grand. Il a eu un fils au début de cette année.



PRINCE MOHOMMAD OMAR (ON LEFT), WITH THE GOLDEN UMBRELLA DENOTING HIS ROYAL RANK.

Ma photo suivante est celle d'un prisonnier afghan. Comme on peut le voir, il est très débraillé et négligé, et doit être en prison depuis longtemps, n'ayant manifestement aucun ami pour lui apporter des vêtements neufs. Même les vieux haillons qu'il porte lui ont probablement été donnés par une personne plus chanceuse que lui, qui est soit morte, soit libérée, car les prisonniers ne reçoivent pas de vêtements de la part du «gouvernement divin» d'Afghanistan. J'ai souvent vu ces malheureux captifs assis au bord de la route, en train de coudre un patch, mendier auprès d'un autre prisonnier ou d'un soldat de la garde. Même l'aiguille était probablement empruntée, et le fil, quelques brins tirés

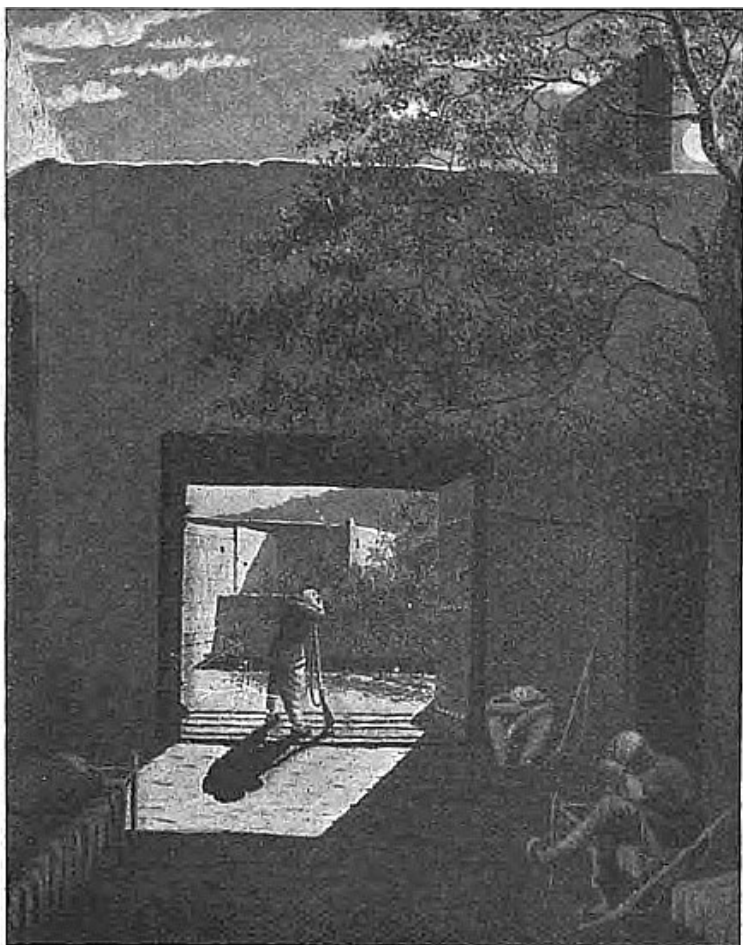
d'un morceau de calicot, donné par une personne bienveillante en route vers le bazar. Il semblait étrange de voir des prisonniers mendier dans les rues, mais quand on apprenait que le gouvernement ne leur fournissait rien d'autre que du pain et que certains d'entre eux étaient en prison depuis des années, on commençait à comprendre un peu. « Mais pourquoi, demanderez-vous, les prisonniers étaient-ils autorisés à circuler dans les rues ? » Eh bien, certains d'entre eux étaient conduits vers les différents tribunaux, où ils sont emmenés jour après jour, dans l'espoir que leur tour viendra d'être jugés. En Afghanistan, vous devez savoir qu'un homme est d'abord emprisonné, puis jugé. S'il n'a pas d'argent pour soudoyer les fonctionnaires afin qu'ils traitent son affaire, la malheureuse victime peut rester en prison pendant des années sans être jugée, jusqu'à ce qu'elle meure ou soit oubliée. Même s'il est traduit en justice, le procès peut ne jamais aboutir. Une fois, alors que je marchais, des prisonniers m'ont demandé de l'argent, et j'ai demandé à leur escorte militaire : « Pourquoi les prisonniers mendient-ils ? » À ma grande surprise, on m'a répondu que ces hommes mendiaient pour payer le loyer au geôlier pour le temps qu'ils avaient passé en prison ! Tant que ce loyer n'était pas payé, m'a dit le gardien, ils ne pouvaient pas être libérés ! On voit souvent des groupes de prisonniers dans les rues, en route vers les ateliers où ils sont envoyés travailler quelques heures chaque jour. C'est le seul travail qu'ils font, et ils l'apprécient plutôt, car cela leur donne l'occasion de sortir et parfois de voir leurs amis. Comme ils ne sont pas tenus de rester concentrés sur leur tâche dans les ateliers, où ils sont généralement affectés à des travaux manuels, ils ont la possibilité de laver leurs

vêtements et même de se baigner dans le canal qui traverse les usines. Certains ouvriers partagent volontiers leur nourriture avec les prisonniers ou leur donnent quelques pice. Ils se regroupent parfois pour acheter une tête de mouton, ou un Anglais leur donne un mouton entier, qu'ils cuisinent dans les ateliers, où ils peuvent se procurer du combustible gratuitement ; mais ils ne sont pas autorisés à en emporter avec eux. Tout bien considéré, le travail dans les ateliers est donc un privilège qu'il ne faut pas mépriser.



AN AFGHAN PRISONER—THE GOVERNMENT PROVIDES NO CLOTHES  
FOR PRISONERS, AND THE RAGS THEY WEAR THEY MUST EITHER  
*From a* BEG OR BORROW. *[Photo.*

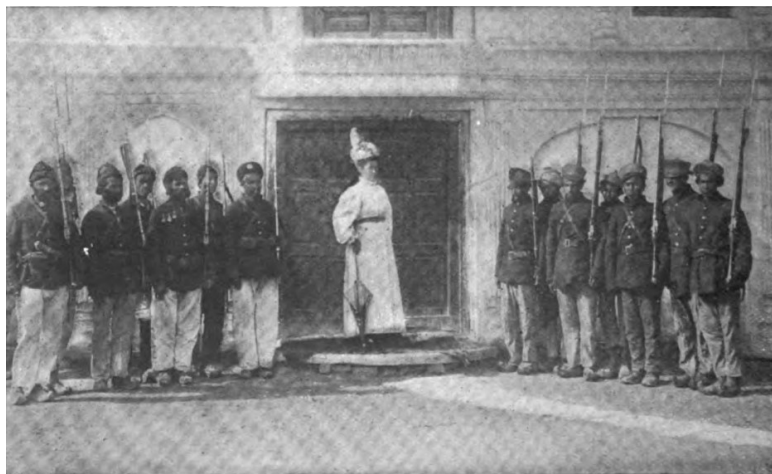
Ma photo suivante montre la porte de mon enceinte, avec des soldats en service de nuit. Après la mort de l'émir, je ne pensais pas qu'il était sage de laisser cette porte ouverte la nuit, elle était donc toujours fermée à clé à neuf heures et la clé était conservée par l'officier de garde, qui occupait une chambre dans ma maison, afin que ceux qui se trouvaient à la porte ne puissent pas faire de farces.



**THE COMPOUND OF MRS. DALY'S HOUSE, SHOWING SOLDIERS ON NIGHT DUTY.**

La dernière photo montre ma garde qui, après la mort de l'émir, se composait de deux groupes de sept soldats chacun. À gauche se trouvent les « ordonnances » (troupes domestiques), un groupe d'hommes remarquables et de véritables Afghans. À droite se trouvent les Kot \vali Sepoys (soldats de la police). Ce sont des Kaboulis et, comme on peut le voir, ils sont d'un

type quelque peu inférieur aux soldats afghans, qui les méprisent en les considérant comme des cosmopolites et non comme de véritables Afghans. « Kabuli » est un terme péjoratif pour les vrais Afghans. La fierté des Afghans est de dire : « Je ne suis pas un Kabuli, je suis un Afghan. » C'est ainsi que je dois conclure les événements de mes huit années de vie parmi les Afghans.



*From a]*

THE AUTHORESS AND HER GUARD.

*[Photo.*

## Le Harem

L'illustration avec la légende "L'émir d'Afghanistan chez lui : Life in His Majesty's harem" a été dessinée par Balliol Salmon sur la base de documents fournis par Mme Kate Daly, qui a été pendant de nombreuses années le médecin des dames du harem de l'émir et qui venait de rentrer en Angleterre. L'illustration a été publiée dans *The Graphic*, 26 novembre 1904, p. 697.



Le harem de l'Ameer d'Afghanistan ne ressemble en rien aux images que l'on a l'habitude de voir. On ne voit jamais les femmes se prélasser comme sur la scène. En revanche, elles rivalisent d'efforts pour produire les meilleurs travaux de tricot, de broderie, de soie et de laine, ainsi que leurs propres belles coutures. La reine du harem, qui est aussi l'épouse préférée de l'émir, est souvent aperçue en train de confectionner les vêtements



de ses enfants avec sa machine à coudre, tandis qu'une des dames de la cour lui fait la lecture".

**Source:** Kate Daly, *Eight Years among the Afghans. My Residence at the Court of the Amir*. London 1905.

WV